Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 49

Artikel: Les invalides
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194614

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

langage, que celui qui avait cherché la clef avec le plus de persistance l'avait dans sa poche !

Quoiqu'il en soit, il est évident que si tous ceux qui convoitaient le *Carnotset* y avaient été introduits, toute la réserve de la cave de l'Exposition y aurait passé.

Ils sont fort gentils, fort accueillants, les amis d'Yverdon, mais il est un excellent proverbe qu'ils savent mettre en pratique, au besoin :

Quand l'è bin l'è prâo !

* * *

Je ne vous parlerai pas longuement non plus du Tir cantonal. Vous avez tous assisté à cette belle fête ; vous savez tous combien la population lausannoise et celle du canton y ont apporté de générosité et de dévouement... Gardons, Messieurs, ces heureux souvenirs, mais ne nous en vantons pas encore ; attendons au moins, pour cela, la répartition du dividende, dividende qui pourrait peut-être se borner à cette consolante devise :

Aux actionnaires du Tir cantonal, la patrie reconnaissante.

* * *

Nous n'irons pas plus loin sans dire un mot d'une belle cérémonie intéressant hautement une institution encore toute récente, et qui contribuera de plus en plus au développement intellectuel de notre ville, ainsi qu'à sa prospérité matérielle. J'ai déjà nommé l'*Université*

Il s'agissait de l'installation, comme recteur, d'un homme excessivement distingué, et dont notre pays s'honore à juste titre, M. le docteur et professeur Marc Dufour, dont le discours restera sans doute comme une des plus belles pages des annales de notre Université.

Après une introduction touchant directement à la cérémonie du jour, M. Dufour, dans un langage admirable de clarté et d'élégance, a fait une digression scientifique, pleine de comparaisons piquantes et ingénieuses. Il nous a parlé des phénomènes de la vie et a rappelé entre autres, en passant, le fait que la substance, les tissus, qui composent notre corps, sont en voie de perpétuel échange, et qu'il suffit d'une certaine période d'années pour que tout ce qui constitue notre être matériel soit complètement changé. A l'âge de cinquante ans, un homme a changé au moins trois ou quatre fois de substance.

Vous ferez sans doute avec moi la réflexion qu'il est fort regrettable que les mêmes transformations ne s'effectuent pas au moral comme au physique.

En effet, les mauvais penchants, les défauts de l'homme ne changent point. La substance matérielle seule change : la méchanceté et les caractères grincheux persistent.

* * *

Un des événements un peu marquants de cette fin d'année a été l'affaire du *Beutezug*. Non-seulement les auteurs de cette malheureuse campagne défendaient une cause déplorable, mais ils ont encore eu la mauvaise chance de la lancer sous un nom impossible, qui a fait des cheveux gris à tous ceux qui en ont cherché l'étymologie ; un nom traduit par nos populations de la façon la plus railleuse et la plus comique. On sait que, pour les uns, c'était les *bœufs de Zug*, pour d'autres, la *bête de Zug*, et autres épithètes.

Et, néanmoins, que d'innocents se firent un moment illusion sur les belles promesses des « partageurs de butin ! » Nous demandions à un brave citoyen des Râpes d'Orient : « Que dit-on, par chez vous, de la votation de dimanche prochain ? »

— Eh bien, c'est dommage qu'ils aient appelé cette affaire le *Betzetug*, parce qu'elle a encore bien du bon. Pensez voir, mossieu, deux francs par an : chez nous, nous sommes six, moi, ma femme et mes quatre-z-enfants. Deux fois six font douze ; ce serait donc douze francs à tirer au bout de l'année qui nous feraient bien plaisir.

* * *

En résumé, Messieurs, la petite « Revue » que nous venons de faire n'a rien qui soit de nature à altérer la joie qui règne ordinairement dans notre banquet. L'année a été bonne, les récoltes abondantes. Il y a du foin pour toutes les bêtes du pays.

On a pu déplorer, par-ci, par-là, les pluies qui sont venues arroser les vendanges ; mais au lieu d'en manifester du mécontentement, nous aurions dû, au contraire, en remercier la Providence, qui a voulu nous rappeler par là que nous avons sans cesse besoin de mettre de l'eau dans notre vin. Malheureusement, je constate que je ne vous en ai pas vu mettre beaucoup aujourd'hui.

Non, nous n'avons pas lieu de nous plaindre ; et, cependant, il y aura toujours des mécontents, surtout à Lausanne ; des gens qui trouvent que rien ne marche assez vite. C'est à tort, car « tout vient à point pour qui sait attendre, » nous dit le proverbe. Aussi, dans notre bonne ville de Lausanne, laisse-t-on mûrir tranquillement les choses ; quelquefois même on ne les exécute pas du tout, afin d'éviter le regret de les avoir faites à la hâte.

Voyez un peu ce qui se passe : la Banque attend patiemment la Poste ; de son côté, la Poste tient à voir ce que fera la Banque ; la maison Maas, qui devrait être démolie depuis longtemps, au dire des gens pressés, attend la fin d'une liquidation ; les échafaudages de nos temples attendent d'année en année une nouvelle allocation au budget ; les tramways ne marchent encore que dans le cahier des charges ; les Eaux et la Salle de concerts attendent ; les bâtiments universitaires mûrissent et le Quai d'Ouchy est en plans.

* * *

De tout cela, je le répète, ne nous faisons pas trop de souci ; et puisque nous devons attendre la réalisation de tant de choses, sachons le faire avec joyeuse humeur. Que chacun de nous apporte dans ce second acte toute la gaîté, tout l'entrain dont il est capable ; conservons au banquet des Carabiniers sa popularité de bon aloi et ses excellentes traditions ; qu'aucune note discordante ne s'y fasse entendre, et que, dans quelques heures, on ne voie sortir de Beau-Rivage que des amis et des visages contents ! Permettez-moi donc de compter sur l'aimable concours de tous.

Je vous invite, chers concitoyens, à boire avec moi à cette bonne et franche gaîté qui a fait jusqu'ici le succès de notre fête annuelle, ainsi qu'à l'avenir de plus en plus prospère de la Société des Carabiniers.

Qu'elle vive ! L. M.

Les Invalides.

Un écrivain très populaire, Roger de Beauvoir, a publié dans le journal la *Terre de France*, un très intéressant article sur les Invalides, qui fera sans doute plaisir à nos lecteurs.

Ils sont aujourd'hui deux cents à peine, dit Roger de Beauvoir, dans cet asile auguste qu'on appelle l'Hôtel des Invalides.

Sous le Consulat, ils étaient 15,000 ; en 1812, 26,000. On dut même, à cette époque, établir trois succursales : l'une à Versailles, l'autre à Gand, la troisième à Avignon, tant était considérable le nombre des mutilés.

Les temps ont bien changé.

J'ai connu à la tête de ces « vieux de la vieille » un officier général qui avait eu, en 1870, à Sedan, les deux bras enlevés par un obus.

Il se nommait le général Sumpt. Malgré son âge et ses blessures, il était très alerte, très vif, de taille bien prise, et dissimulait assez bien, grâce à des bras artificiels d'un mécanisme perfectionné, la perte qu'il avait faite des siens.

Naturellement, il était toujours soigneusement ganté. Il avait pu, — triomphe de la mécanique, — décorer lui-même, le même jour, deux invalides, l'un privé de ses jambes, l'autre de ses mains.

Il touchait un traitement de 6000 fr. en qualité de commandant de l'Hôtel. Cinquante ans de services, une vingtaine de campagnes, deux bras brisés sur le champ de bataille, on conviendra que l'abnégation, le sacrifice, le courage, la science acquise à grands frais, le sang répandu, la mort cent fois bravée, tout cela n'est pas payé cher ; la pauvreté est bien la compagne inséparable de la gloire militaire.

Je les vois encore, installés dans la cour de leur infirmerie, ces pauvres vieux de la vieille.

Il est loin le temps où ils étaient de fringants soldats, hardis à la guerre comme à l'amour, conquérants et séducteurs? Ils avaient la taille bien prise dans leur coquet uniforme, une belle tête martiale avec des froncements de sourcils terribles avec les hommes et des clignements d'yeux tout à fait engageants à l'adresse des dames, l'allure cavalière, le jarret tendu et le mollet saillant; rien n'égalait leur prestige et leur éclat, lorsque, entrant dans une ville, au retour de quelque glorieux combat, sabre rebondissant sur le pavé, casque étincelant, moustaches retroussées, ils se promenaient dans les rues, envoyant des œillades effrontées et quêteuses aux jeunes filles pressées aux fenêtres.

O néant de la gloire et de l'amour! Voilà ce qu'ils sont devenus.

Le casque à mèche a remplacé l'éclatant casque à crinière et à plumet; la casquette à auvent a succédé au schako à aigrette et à pompon. En voici un, en effet, coiffé du diadème du roi d'Yvetot: ce brave avait reçu de ses camarades le sobriquet de « on me s'l'arrache », en raison de ses succès féminins.

Cet autre était un *stratégiste* et un tacticien; il en eût revendu à Jomini et au maréchal de Saxe, à Turenne et à Vauban; il savait tout ce qu'il aurait fallu faire pour transformer les défaites en victoires; un rien, mais n'avait jamais été consulté.

Je me le rappelle, assis sur un banc de la « Petite Pologne », pérorant au milieu d'un groupe de rentiers affaiblis, et, de sa canne, traçant sur le sable de l'allée tout un plan imaginaire de bataille.

— Nous étions là. Suivez-moi bien. Je dis alors au caporal Béju qui était à ma droite: notre droite devrait s'appuyer au village... Ici, tenez, suivez-moi bien! Vous allez voir que c'est par la droite que nous allons être tournés. Alors, moi, je plaçais le deuxième corps ici Vous voyez l'avantage de la position. Le premier corps en colonne serrée dans la vallée à droite... Mais le général n'en voulait faire qu'à sa tête.

— Et l'événement vous a donné raison.

— Parbleu! nous avons été tournés par la gauche, c'est vrai; seulement, avec mon plan, c'est nous qui aurions tourné les autres au lieu de tourner les talons!...

Un autre avait fait l'expédition de Grèce. C'était un méridional. Quand il racontait la bataille et particulièrement le siège de Patras — qu'il appelait *Patarrasse* — il avait coutume de dire: « Nous étions quinze mille hommes; il y avait trente mille tambours qui battaient la *sarze!*

Dans les derniers temps, ce vieux mutilé avait même perdu le souvenir de « Patarrasse »: il n'avait plus qu'un nom, un cri qui se représentât à sa mémoire; dès qu'il se trouvait en compagnie de quelqu'un, camarade ou étranger, sans qu'on sût pourquoi, tout à coup, il redressait sa taille, enlevait son bonnet de coton et criait à tue-tête: « Vive l'empereur! »

Eh bien! tous ces gaillards-là ont été des braves, des héros même.

Lo piâdzo.

Quand l'est qu'on va su France, ein passeint pè Vallorbè, n'ia pas! se vo z'âi on bissat, lo faut âovri pè Pontarli et se lè gabelou que farfouillont dein lè betatsès lâi trâovont dâo tabà, dâi cigârès, dâi sâocessons âo dâo riquiqui, gâ! faut bo et bin pàyi tant. C'est lo piâdzo. On ne lo pâyè perein què quand on va dein lè pàys étrandzi; mâ lè z'autro iadzo, lo faillâi pàyi on pou pertot, mémameint quand on portâvè onna bottâ dè râvès du Crecy à Mex, vu que lâi a la « crâi dâo piâdzo » à la crâija dâo tsemin dè Crecy à Mex et dè Bussegny à Sulleins.

N'ia pas onco bin grand teimps que lo faillâi onco pàyi quand on portâvè oquiè à Dzenèva, mâ lâi desont « l'ottroi, » tot coumeint à Berna, que lâi desont « l'omedielde ».

Dâo teimps qu'on pàyive po eintrâ à Dzenèva, on boutsi qu'étâi z'u atsetâ on vé dein on veladzo défrou dè la vela, sè peinsà d'esquivâ dè pàyi lo piâdzo, don l'ottroi. Lo gaillâ étâi on farceu; et coumeint lo pàysan que lâi avâi veindu lo vé, avâi on gros tsin rosset, que l'âi desont Turc, et qu'étâi boun'einfant, lo boutsi fâ âo pàysan: « Lâo vu férè onna farça; prétâ-mè lo tsin on momeint et revindri queri lo vé, aprés. »

Lo boutsi fourrè on bocon dè tsai dein on sa, la baillè à cheintrè âo tsin, et quand lo Turc a einfatâ sa téta et sè tsambès dévant dedein, hardi! lo boutsi lo bussè po lo férè eintrâ à tsavon, et l'attatsè lo sa. Adon lo met su lo tsai, et route! tracè po la vela.

Quand l'arrevè à l'attroi, on gabelou lâi fâ arretâ son tsai et lâi démandè:

— Qu'âi-vo dein cé sa?

— On tsin, repond lo boutsi, que vîgno d'atsetâ.

— On bio diablio que l'est on tsin. Montrâ-lo?

— Eh bin vâi; mâ se détatso lo sa, lo tsin sè va einsauvâ tsi son vilhio maitrè et sari bin avanci.

— Pas tant dè clliâo z'histoirès; montrâ-mè cé sa.

Adon lo gabelou détatsè lo sa. Lo tsin, que cheint que pâo frou, sè déseinfatè, châotè bas dâo tsai ein faseint onna bouna dzapâie et ein riblieint sa patta su la frimousse âo gabelou, et tracè âo galo dâo coté dè tsi son maitrè.

— Vo vâidè ora! fâ lo boutsi, faut que lâi retraço aprés.

Ye virè son tsai, retornè tsi lo paysan, à quoui contè l'afférè, que sè tegnont lo veintro, et stu coup, ye met lo vé dein lo sa.

Ein arreveint à Dzenèva, et que vâi lo gabelou, lâi fâ:

— Stu iadzo, se vo détatsi lo sa, à vo lo soin dè rateni la bête; ne vu pas corrè aprés tot lo dzo.

— Passâ et allâ au diablio avoué voutron tsin, lâi repond lo gabelou, tot grindzo que tegnâi son motchâo su sa djouta.

Les premières pommes de terre soufflées.

Bien que nos ménagères sachent comment on apprête les pommes de terre soufflées, mets délicieux lorsqu'il est bien réussi, il n'est pas trop d'en répéter ici la recette.

Peler des pommes de terre et les couper dans le sens de leur longueur en tranches d'un centimètre d'épaisseur; les cuire aux trois quarts dans une friture abondante; les en retirer et les laisser refroidir aux deux tiers. Pendant ce temps, réchauffer la friture, et, quand elle est bien fumante, y rejeter les pommes de terre et les agiter avec une écumoire jusqu'à ce qu'elles soient soufflées et de belle couleur, ce qui ne tarde pas à se produire. Les retirer, les égoutter sur un linge; les saler et les servir.

Nous le répétons, la friture doit être abondante et les pommes de terre y nager.

Mais ce que nos dames ne connaissent pas, c'est quand et comment fut trouvée cette manière d'apprêter ainsi le précieux tubercule.

Eh bien, c'était en 185... Un médecin de Paris, M. V..., avait l'habitude tous les matins, en sortant de la clinique, de déjeuner au café. Un jour qu'on lui servait son bifteck quotidien, on lui apporta en même temps des pommes de terre coupées en tranches carrées et longues; il les refusa.

Le cuisinier du café reprit les pommes de terre plates, déjà froides et les rejeta dans la friture bouillante pour les servir à un autre client; mais, ô miracle! en les retirant de la poêle elles étaient soufflées comme autant de petits ballons.

Telle est l'origine d'une recette longtemps inconnue de la plupart des restaurateurs de Paris.

La **Société des Jeunes commerçants de Lausanne** donne ce soir, au théâtre, sa vingt-deuxième soirée anniversaire. Grâce au zèle des sections artistique, de chant et de gymnastique, le programme est des plus variés: Deux comédies, *Brûlons Voltaire* et *Les brigands par amour;* deux chœurs, des exercices gymnastiques, un ballet, le tout alternant avec des productions de l'Orchestre de la Ville. — Après la représentation, bal.

THÉATRE. — La représentation classique de jeudi a eu grand succès; la salle était comble.

Demain, dimanche, **Les Pauvres de Paris**, drame en sept actes. — Rideau à huit heures. — Jeudi prochain, *Le Roman d'un jeune homme pauvre*, par Octave Feuillet.

L. MONNET.

AGENDAS DE BUREAUX
POUR 1895
Papeterie L. Monnet
3, PÉPINET, 3

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.